

—Ma bonne Audoin, dit-elle à sa gouvernante, je viens d'être bien malade, n'est-ce pas ?

—Oui, chère enfant, tu as été malade en effet.... Pourquoi me demandes-tu cela ?....

—Parce que j'ai conscience d'un affaiblissement de toutes mes facultés, et, quand je regarde derrière moi, mon esprit se perd au milieu d'une étrange obscurité.... Il me semble que j'ai longtemps dormi, et que j'ai fait des rêves horribles.... mais ces rêves, hélas ! je les comprends trop bien, c'était la triste réalité....

Madame Audoin baissa la tête et ne répondit pas.

—Oh ! ne crains rien, poursuivit Pauline en se jetant dans les bras de sa gouvernante et en l'embrassant avec effusion, j'ai la force de tout savoir.... Apprends-moi donc ce que je ne dois pas, ce que je ne veux pas ignorer.... Dis-moi comment mon père est mort....

Madame Audoin hésita. Un instant elle eut la crainte de causer à Pauline, par ce déchirant récit, des émotions dangereuses ; mais elle réfléchit bien vite que le véritable péril était ailleurs, c'est-à-dire dans le travail incessant de la pensée qui s'efforçait en vain de voir clair à travers les ténèbres et de reconstituer le fil brisé des souvenirs.

—Chère enfant, dit madame Audoin après ces réflexions rapides, écoute-moi donc.... Je ne te cacherai rien....

Elle tint parole ; tout ce qu'elle savait, elle le répète fidèlement à l'orpheline.

Pauline, en l'écoutant, pleura longuement ; elle pleura avec amertume ; il lui sembla que son cœur tout entier se fondait en larmes ; elle souffrait de telles angoisses, qu'il lui sembla qu'elle allait mourir....

Puis, comme Dieu a voulu (sans doute par pitié pour la faiblesse humaine) que les grandes douleurs s'évaporent par leur violence même, Pauline éprouva une sorte de soulagement, et elle abandonna son âme à une douce et rêveuse mélancolie qui ne la quitta plus....

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Le général Campenon, ministre de la guerre

M. le général Campenon est âgé de soixante-quatre ans. Sorti en 1840 de l'école de Saint-Cyr avec le brevet de sous-lieutenant-élève à l'école d'application d'état-major, il était capitaine en 1849, et fut promu chef d'escadron en Italie, où il prit part à la campagne contre l'Autriche, et lieutenant-colonel lors de l'expédition de Chine. Nommé colonel en 1870, il était chef d'état-major de la division Legrand, qui s'est illustrée par cette brillante charge du 18 août, à Gravelotte, dans laquelle elle perdit son chef et où son chef d'état-major fut grièvement blessé.

Enfermé ensuite dans Metz, puis emmené en captivité à Aix-la-Chapelle, après la capitulation de Bazaine, il fut, après la guerre, choisi comme chef d'état-major par le général Clinchant, et le seconda dans la formation du 1er corps d'armée à Lille. Général de brigade en 1875, de division en 1879, il prit alors le commandement de la cinquième division d'infanterie. On sait que Gambetta l'appela au ministère de la guerre dans le cabinet du 14 novembre 1881. Depuis la chute du cabinet, 26 janvier 1882, le général Campenon était resté en disponibilité.

Le nouveau préfet de Paris

M. Poubelle, préfet de Marseille, qui vient d'être appelé à prendre la direction de la préfecture de la Seine, a depuis longtemps fait ses preuves comme lettré, comme jurisconsulte et comme administrateur.

Né à Caen, lauréat de la médaille d'or du doctorat, nommé agrégé des facultés de droit au concours de Paris, il a successivement occupé les chaires de droit de Caen, de Grenoble et de Toulouse.

A la veille du siège, M. Poubelle s'engagea à Paris pour la durée de la guerre dans l'artillerie de la ligne. Il prit part comme volontaire aux combats si meurtriers de Champigny, du Bourget et de Buzenval, et fut décoré de la médaille militaire "pour sa belle conduite."

Nommé préfet en avril 1871, il administra les départements de la Charente, de l'Isère, de la Corse, et donna sa démission le lendemain même du 24 mai.

Il prit une part active dans la presse à la lutte électorale contre le 16 mai et resta en dehors de l'administration durant toute la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

Depuis lors il a administré le département du Doubs et en dernier lieu le département des Bouches-du-Rhône, où il est resté près de 5 ans.

A Marseille, M. Poubelle a su payer de sa personne dans les circonstances difficiles. Lors de la rentrée des troupes de Tunisie il a défendu presque seul et non sans danger, durant près d'une heure l'écusson du Cercle italien contre une foule irritée et il a réussi à empêcher l'envahissement du Cercle.

Grâce à sa vigilance et à sa fermeté, des grèves menaçantes telles que celles des ouvriers des ports se sont terminées sans violence. Sa sollicitude pour les grandes affaires intéressant le développement du commerce et de l'agriculture, sa politique correcte et conciliante lui avaient valu l'estime de tous. Le Conseil général, le Conseil municipal et la Chambre de commerce de Marseille ont exprimé publiquement à plusieurs reprises le désir de le conserver à la tête du département.

Tels sont les principaux titres qui ont désigné le nouveau préfet à la confiance du gouvernement et qui ont fait accueillir favorablement sa nomination par l'opinion publique.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Les feuilles cléricales de Rome publient les données statistiques qui suivent sur la Compagnie de Jésus :

La Compagnie est divisée en cinq grandes provinces :

1o. L'Italie et les îles italiennes, qui comptent 1,558 Pères Jésuites :

2o. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique et la Hollande, 2,165 ;

3o. La France et ses colonies, 2,798 ;

4o. L'Espagne et le Mexique, 1,933 ;

L'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, 1,895.

Ces chiffres donnent un total de 10,349. En 1870, le nombre total des disciples de Loyola (prêtres, professeurs et coadjuteurs) était de 10,529 ; en 1880, de 10,494 ; en 1881, de 10,798, et en 1882, de 11,058.

TRENTE JOURS DE BONHEUR

Un amateur de statistique a calculé le nombre de jours absolument sereins qu'il peut être vécu pendant le cours d'une existence de soixante années.

Le tiers est consacré au sommeil. Reste : quarante ans. Les dix premières années de la vie ne peuvent être, quoi qu'on en dise, considérées comme parfaitement heureuses, puisque l'enfant n'a pas conscience de son bonheur. Reste : trente ans. Les infirmités viennent généralement vers cinquante ans. A partir de ce moment, donc, la vie est déjà attristée. Retraçant encore dix ans pour la maladie ou les indispositions, il ne restera que vingt années.

Sur ces vingt années, notre statisticien prend encore quinze ans pour le travail quotidien. Il reste donc à peu près cinq années pendant lesquelles l'homme pourrait vivre agréablement, mais encore faut-il tenir compte des souffrances morales auxquelles il ne peut guère se soustraire. En résumé, on arrive à conclure que l'homme compte généralement sept cent vingt heures, ou trente jours de félicité parfaite pendant une vie de soixante années.

Un roi maure allait plus loin : il disait n'avoir eu pendant une vie de quatre-vingts ans que quatorze jours de vrai bonheur.

L'ILE DE JAVA

L'île de Java, entièrement volcanique, renferme une vallée dite de la Mort. En approchant de cette vallée, nommée Grevo Oupas, on éprouve des nausées et une sorte d'étourdissement ; en même temps on perçoit une odeur suffocante.

A mesure que l'on avance vers ces limites, disent les *Débats*, de Paris, ces symptômes se dissipent, et on peut examiner le spectacle qu'on a devant soi.

Cette vallée a environ deux milles de tour ; elle est de forme ovale, et sa profondeur au-dessous des terrains contigus est de 30 à 40 pieds. La partie inférieure est absolument plate, sèche, sans végétation et parsemée de squelettes d'hommes, de tigres, de sangliers, d'oiseaux, de cerfs, gisant parmi d'énormes quartiers de rochers. On ne remarque, dans toute son étendue, ni vapeur, ni crevasse dans le sol, lequel paraît aussi dur et compact que la pierre.

Les collines escarpées qui circonscrivent cette vallée de désolation sont couvertes, de leurs bases jusqu'à leurs cimes, d'arbres et d'arbustes de la plus robuste végétation.

Un voyageur étant descendu sur le flanc d'une de ces collines, en s'aidant d'un bâton de bambou, jusqu'à environ 18 pieds du fond, et ayant fait descendre un chien jusqu'en bas, l'animal tomba sans mouvement au bout de cinq secondes, mais il respira encore pendant dix-huit minutes. Un autre chien succomba sous l'influence mortelle de la vallée au bout de dix minutes. Un poulain ne résista qu'une minute et demie et périt avant d'atteindre le fond.

Un squelette humain qui se trouvait là indiquait que les os acquièrent, en ce lieu, la blancheur et l'aspect du marbre ; on croit que ceux d'espèce humaine qui s'y trouvent proviennent de malfaiteurs qui, se voyant traqués dans les régions habitées, sont venus s'y réfugier, ignorant les effets pernicieux de l'atmosphère qu'on y respire. Les montagnes voisines sont volcaniques, mais ne dégagent aucune odeur sulfureuse et ne présentent aucun indice d'éruptions.

—Le comble de la brutalité pour un moissonneur : Battre du blé !

L'HORLOGER

L'horloger commun est de taille moyenne. De bonne heure, il devient chauve à la chaleur du bec de gaz qui couronne sa tête. Il s'enrhume aisément du cerveau. Ses yeux, tirés à fleur de tête par l'usage constant de la loupe, ont une expression triste. Le bruit des balanciers doit l'agacer, car, dans sa boutique, on ne voit jamais marcher une pièce d'horlogerie. Il y vit entouré de cadrans qui marquent des heures ridicules et contradictoires.

Observez l'horloger quand il vient remonter la pendule. La plupart du temps, il a oublié la clef. Alors pour se donner une contenance, il colle son oreille sur l'émail, d'un air sombre. Il hoche la tête. Il parle bas, comme dans une chambre de malade, et quand il finit par emporter l'appareil, on est tout ému.

L'horloger n'est pas sincère. Dès qu'il se croit seul, une brusquerie à faire frémir se réveille en lui. Il empoigne tout ce qui lui tombe sous la main, un tire-bottes, des pincettes : *crie, crac, ran !* Le coup est accompli. Lorsque, après une absence, on retrouve sa pendule arrêtée ou détraquée, on peut être sûr que l'horloger est venu.

Les gens qui aiment leurs montres sont bien malheureux ; l'horloger les accuse de tout le mal qui advient à celles-ci. Il incrimine la transpiration ou bien l'habitude de ne pas se coucher, chaque soir, à la même heure. Il vous inflige un interrogatoire :

—De quel côté portez-vous votre montre, mademoiselle ?

—Du côté gauche, monsieur.

—Ah ! cela ne m'étonne plus : ce sont les palpitations de votre cœur qui la dérangent... Dorénavant, il faudra la porter du côté droit !

Jamais il ne veut s'expliquer sur la nature de la réparation à effectuer. Il aime à vous mettre dans l'embarras :

—Laissez-moi ça, dit-il, avec importance, et ne repassez pas avant la huitaine.

Lorsqu'un client lui déplaît, l'horloger lui joue des tours. Il retire des vis, fournit des verres fabriqués exprès pour appuyer sur les aiguilles et fait perpétuellement payer des grands ressorts.

Aussi n'apporte-t-on jamais trop de soin dans le choix d'un horloger. Le repos de l'existence en dépend.

MARCEL,
Horloger en chambre.

DE TOUT UN PEU

Pré-en-Pail, dans la Mayenne, possède actuellement le doyen des tambours de France, Roger (Auguste), né en 1802. Il était tambour à l'âge de treize ans. En 1873, il a reçu une médaille d'honneur de 2e classe pour sauvetage d'un homme qui se noyait. Roger est encore tambour des pompiers. Il se fait encore remarquer par sa bonne tenue et son exactitude au service, malgré ses quatre-vingt-deux années.

Il y a un an environ, à Paris, au milieu d'un bal donné par sa mère, une jeune fille de dix-huit ans, Mlle de Rolland, était brûlée vive, malgré les efforts des assistants pour la sauver. Le feu avait pris à sa robe de bal et, en un instant la pauvre jeune fille avait été la proie des flammes. Mlle de Rolland allait se marier avec un jeune officier de marine, M. de Rougemont. Celui-ci, qui était au Sénégal, vient de rentrer en France et de donner sa démission pour entrer à la Trappe.

Un journal français, l'*Hygiène Pratique*, vient d'être interdit en Allemagne.

Cependant l'*Hygiène Pratique*, fondée en 1882 et rédigée par un comité de savants et de vulgarisateurs tels que : MM. le docteur de Piétra-Santa, Camille Flammarion, Henri de Parville, docteur E. Monin, Félix Hémet, docteur Ed. Barré, etc., s'applique uniquement à vulgariser la science d'hygiène sans jamais s'occuper de questions politiques.

Cet acte de rigueur ne peut s'expliquer que par une haine implacable pour tout ce qui est français.

Un des derniers combattants de la bataille de Trafalgar, William Porton, vient de mourir à Wolverhampton (Angleterre), à l'âge de 100 ans. Né le 12 août 1783, à bord du *Saturne*, en rade de Gibraltar, il fut présent à l'engagement de Santa-Cruz, où Nelson perdit un bras, et à plusieurs rencontres sur les côtes d'Espagne. A l'âge de vingt-deux ans, à la bataille de Trafalgar, il donnait des soins à Nelson au moment où celui-ci fut blessé mortellement, et il le reçut dans ses bras au moment où l'amiral tomba. En quittant la mer, le vieux marin s'était retiré à Wolverhampton, où il habitait depuis soixante ans.